

INTRODUCTION

Une collection de *Curiosités Romantiques* devait être inaugurée par Louis Bertrand. Il représente en effet plus complètement, plus manifestement que nul autre, une des prétentions cardinales du programme de la révolution littéraire d'il y a quarante ans : innovation ou plutôt rénovation dans le style ; révision du matériel de l'art d'écrire et des moyens d'expression.

Il eut le don, — comme d'autres en ce temps-là eurent le don de la passion, de la véhémence et de la création poétique, — il eut le don de la délicatesse, de la finesse et de la justesse. Tandis que quelques-uns autour de lui, langue et la brutalisaient, lui, il l'étudia sérieusement, patiemment et sagement, pesant les mots, remontant au sens propre de chacun, révisant les associations, les rapports, rajustant les images.

a

Le premier, il eut le sentiment de l'importance des mots et de leur valeur dans la phrase poétique. Et en cela il se rencontre avec le maître suprême des délicatesses, J. Joubert, qui dès l'aube du siècle, en 1805, en pleine logomachie et en pleine décadence de la poésie et des lettres, avait le courage de rappeler les poètes à la précision et à la justesse (1).

Il ne faut pas craindre de le répéter, en face de derniers doutes et de dernières ironies : avant 1820, la littérature française se mourait de langueur dans les ambages de l'imitation routinière et radoteuse ; vieilles tragédies, vieilles comédies, poésie didactique et épistolaire, vieux moules séculaires, et que Delille et son école avaient finalement mis hors d'usage. Mais la langue aussi se mourait : les vieux tropes et les vieilles images, usés pendant plus d'un siècle, bossués et cognés à tous les coins, déformés par l'abus de l'analogie, ne rendaient plus aucun son à l'oreille et ne s'adaptaient plus au sentiment ni aux idées. Là aussi, tout était à refaire. Il fallait retrouver le rapport direct de la pensée et de l'expression, de la sensation et du vocable, et redonner enfin au verbe toute sa puissance

(1) *Lettre à M. Molé, du 10 mars 1808* : — « ... Je suis parvenu à déterminer et fixer à mes yeux les caractères de la poésie et de la versification, de manière à pouvoir, au premier mot, distinguer Lucain de Virgile, et à savoir pourquoi les vers de Voltaire, d'Esménard et de quelques autres ne sont pas de bons vers, de véritables vers. Il me semble que je sais très-bien maintenant ce que c'est que la poésie, le poète et la versification : — *architecture de mots.* » Et une autre fois : — « Fontanes dit que Lebrun est un poète de mots. » Ce n'est pas si peu de chose ! » (Édition de 1862, t. I, p. 144 ; t. II, p. 394.)

de figure, de son et de relief. Bertrand le comprit ; et c'est là sa gloire. Et c'est parce qu'il a eu ce sentiment si juste et si net du danger présent, et cette intuition si lucide de l'avenir, que son livre a duré et ne périra pas.

Peu importe que ce livre, publié dix ans trop tard, alors que les questions étaient vidées et résolues avec éclat, n'ait point trouvé d'acheteurs, et que sa mise en vente ait été, comme le dit son éditeur, « un des plus beaux désastres de la librairie contemporaine. » Ce livre est aujourd'hui recherché et payé quatre fois la valeur du prix marqué, par des gens qui n'ont pas eu l'esprit de le ramasser à l'étalage des bouquinistes et des librairies au rabais, où il est resté pendant des années. Il est devenu « rare et précieux, » selon le style des catalogues, et cette rareté pouvait être aux yeux de quelques-uns un charme de plus ajouté à l'exqu Coast aristocratique de l'œuvre et à l'obscurité légendaire de son auteur.

La charmante notice de Sainte-Beuve (1) a révélé Louis Bertrand à la génération qui l'a suivi. Il y avait dans ce portrait d'un poète mort jeune (et mort à l'hôpital !) dans cette histoire d'une vie vouée tout entière à l'art, et aussi dans les fragments cités, spécimens d'un génie original et précieux, de puissants attrait pour de jeunes esprits nés au lendemain de la grande

(1) Réimprimée au tome II des *Portraits littéraires*.

secousse littéraire, et qui arrivaient au monde avec une grande hâte d'en connaître les auteurs et d'en adopter les conséquences. Bertrand fut une des grandes curiosités de notre jeunesse. Il a été, vers 1845, un des saints du calendrier poétique, et de ceux dont la niche n'était pas la moins fêtée. Charles Baudelaire s'est souvenu de lui, en tête de ses *Poèmes en prose*. Mais cet hommage rendu à un talent admiré pour ses qualités de précision et de relief, n'engageait en rien la vocation de l'admirateur. L'auteur des *Fleurs du Mal*, plus humain et plus véhément, devait bien vite forcer la mesure des strophes ténues de *Gaspard de la Nuit*.

M. Sainte-Beuve a justement honoré Louis Bertrand, en marquant sa place au rang des plus vaillants champions de la réforme poétique dans les provinces. Il le représente comme « un de ces Jacques Tahureau, de ces Jacques de la Taille, comme en eut aussi la moderne école, mis hors de combat, en quelque sorte, dès le premier feu de la mêlée. » Dans cette notice, écrite en 1842, et où se retrouvent encore en écho lointain les images et le style en usage au fort de la bataille, Louis Bertrand est qualifié tantôt d'imagier, d'orfèvre, d'émailleur. « Son rôle eût été... de reproduire avec un art achevé, et même superstitieux, de jolis et grotesques sujets du moyen-âge finissant ; de nous rendre quelques-uns de ces bijoux, j'imagine, tels que les Suisses en trouvèrent à Morat

dans le butin de Charles-le-Téméraire. » C'est bien cela : ce qui importe aujourd'hui et à distance, c'est le faire, c'est la volonté, ou la fantaisie de l'ouvrier, et plus encore le génie qui le guidait dans le choix des éléments et dans leur mise en œuvre. J'y vois toujours l'horreur des vieilles conventions, du rebattu, du *médiocre*, comme le dit justement l'illustre biographe, l'horreur du portique tragique de M. de Jouy et du salon de M. Étienne. Ce que d'autres, plus impétueux et plus larges d'ailes, allaient chercher au loin, dans des pays désappris, à Madrid, à Florence et dans les burgs des bords du Rhin, plus loin même encore, au-delà de l'Euphrate et du Caucase, Bertrand le cherchait, non pas à ses pieds, mais à la hauteur de ses yeux, sur les places et dans les rues de son Dijon bien-aimé. Des aspects nouveaux le séduisaient, et sa *sensibilité*, je parle au sens des chimistes, lui faisait trouver moyen de rendre visible aux autres ce qui était lucide pour lui-même. « Son rôle, avons-nous dit ailleurs, a été, après les Remi Belleau, les La Fontaine, après La Bruyère et Paul-Louis Courier, de démontrer la puissance du mot et de ses combinaisons, et de faire voir tout ce que cette langue française que, sur la foi du xviii^e siècle, on s'obstine à considérer comme la langue abstraite du raisonnement et de la discussion philosophique, peut acquérir, entre des mains habiles, de relief, de couleur, de nombre et de sonorité. Il semble qu'il

ait vanné tous les vocables de la langue pour ne garder que les mots pittoresques, sonores et chromatiques. Sa phrase courte est néanmoins très-pleine, parce qu'il en exclut rigoureusement tout terme sourd, terne ou abstrait. Il y combine tous les moyens d'expression, le son et la figure, l'orthographe et l'onomatopée. Et c'est ainsi que dans ses brièves peintures il arrive à des intensités prodigieuses, auxquelles d'autres n'atteindraient que par de longs développements, des répétitions, des surcharges, etc. » Lisez, ou plutôt voyez *Madame de Montbazon, le Maçon, l'Écolier de Leyde, le Falot, la Poterne du Louvre*, et convainquez-vous que la puissance de l'image inoubliable est due à ce procédé de savant et de vocabuliste : l'exclusion des mots parasites. C'est ce talent de linguiste et de peintre qui assure la durée de l'œuvre de Louis Bertrand ; c'est par là qu'il a mérité la place que Sainte-Beuve lui a donnée dans sa galerie, et qu'il restera l'un des classiques du Romantisme.

Peu de documents biographiques sont venus s'ajouter à ceux que M. Sainte-Beuve a donnés dans sa notice sur Louis Bertrand. Une lettre de David d'Angers, publiée en 1857 dans la *Revue du Maine et de l'Anjou*, nous a fait connaître, dans un style peut-être un peu mélodramatique, les derniers moments de l'auteur de *Gaspard de la Nuit*. Un en-tête de l'éditeur, M. Victor Pavie, nous a raconté les péripéties

du livre, lectures, projets d'édition, etc. On y apprend que le manuscrit de *Gaspard*, racheté par David, fut retrouvé sous une couche « de romans, de poèmes et de drames accumulés. » Que sont-ils devenus ? Assurément il ne peut entrer dans notre pensée de récriminer contre le zèle trop éloquemment prouvé du grand artiste qui s'était épris pour Louis Bertrand d'une amitié dévouée ; et pourtant devant cette déclaration un regret peut nous être permis.

La vieille capitale bourguignonne a oublié son enfant, son chantre et son peintre. Du moins, dans un récent passage à Dijon, nos questions à son sujet n'ont-elles trouvé que des échos étonnés. Son livre même, imprimé à Angers par un ami, ne se trouve point à la bibliothèque de la ville. Nous avons voulu chercher dans les journaux signalés par M. Sainte-Beuve et auxquels Bertrand prit une part active, *le Provincial* et *le Patriote de la Côte-d'Or*, quelque souvenir de sa collaboration. Ici nous avons été plus heureux. Les deux journaux nous ont fourni une gerbe d'articles variés, prose et vers, critique, polémique, etc., que l'on retrouvera plus loin et qui, nous l'espérons, donneront à cette édition un intérêt particulier.

Le Provincial, fondé à Dijon le 1^{er} mai 1828, et qui ne dura que six mois (1), était un journal de polémique purement littéraire. On était loin encore des

(1) Il paraissait deux fois par semaine, et eut cinquante-quatre numéros du 1^{er} mai au 30 septembre.

jours de Juillet, et les passions qui se jetèrent plus tard dans la politique s'agitaient alors exclusivement dans la sphère des lettres. C'était alors le beau temps, l'âge d'or, et comme l'âge pastoral du mouvement romantique, l'ère des enthousiasmes et des espérances. Les succès poétiques, les apothéoses au théâtre, les agapes des cénacles avaient leur écho jusque dans les provinces. M. Sainte-Beuve qui a dépeint quelque part ces ivresses des premières années, indique fort bien la voie où prétendait marcher *le Provincial*, en disant qu'il essaya de remplir à Dijon le rôle honorable que tenait *le Globe* à Paris. Les fondateurs étaient le poète Charles Brugnot, MM. Foisset, Riambourg, Maillard de Chambure, toute la fine fleur littéraire dijonnaise. Dès les premiers numéros, les adhésions illustres lui arrivent : de Chateaubriand (1),

(1) Une lettre de Chateaubriand est toujours bonne à citer. Celle-ci a particulièrement cet intérêt, de marquer le point de vue où l'on se plaçait alors dans la discussion littéraire, et quel rapport existait entre les doctrines politiques et les idées d'émancipation dans les lettres :

« Paris, 11 août 1828.

« Vous me faites beaucoup trop d'honneur, monsieur, en attachant à mon suffrage une importance qu'il ne peut avoir ; mais puisque vous voulez bien me demander ce que je pense de votre journal, je vous dirai, monsieur, qu'il me semble établir et défendre les doctrines les plus utiles aux hommes. *Le Provincial* croit qu'on peut être libre et chrétien, royaliste et constitutionnel ; il ne dédaigne point le passé, ne calomnie pas le présent, et met son espérance dans l'avenir ; il appartient par ses rédacteurs à cette jeunesse grave, qui se divise en plusieurs classes, lesquelles peuvent différer de sentiment, mais qui toutes ont pour guide la conscience et cherchent sincèrement la raison et la vérité. Un pareil journal, monsieur, écrit avec indépendance, fermeté, talent et mesure, ne peut être qu'infiniment utile. Il serait à désirer que les

de Nodier, de Hugo, de Briffaut, une illustration du temps, etc.

Le Provincial fut pour Louis Bertrand mieux qu'un confident hospitalier. Il prit une part active à sa rédaction. Il en rédigea le prospectus, et jusqu'au quatorzième numéro fit les fonctions de gérant et de rédacteur en chef. La note suivante montre quel prix on attachait dès lors à son concours :

« En voyant disparaître le nom de M. *Ludovic Bertrand* du titre de notre dernière feuille, plusieurs de nos abonnés nous ont témoigné la crainte qu'il ne devînt étranger au *Provincial*. Nous nous empressons de les rassurer à cet égard. M. L. Bertrand n'a fait que renoncer à la direction matérielle du journal. Notre jeune et ingénieux collaborateur continuera de contribuer plus activement que jamais à l'ornement et au succès du *Provincial*, auquel il s'est dévoué sans réserve et qui se félicite d'avoir pu se l'attacher. »

La collaboration de Louis Bertrand ne fut pas en effet moins assidue après cet avis que précédemment : elle gagne au contraire en intérêt par l'importance et le genre des morceaux insérés.

Quelques-unes de ces pièces, celles en vers principalement, ont été citées par M. Sainte-Beuve dans sa notice. On les retrouvera à l'appendice de ce volume,

départements exploitassent ainsi leur propre sol. La France est féconde, et toutes nos richesses ne sont pas renfermées dans la capitale.

« J'ai l'honneur d'être, avec une considération très-distinguée, etc.,

« CHATEAUBRIAND. »

b

jointes à d'autres pièces trop longues pour être intercalées ici, et qui composeront comme un Louis Bertrand supplémentaire. Je ne veux rattacher à cette introduction que les pièces s'ajustant comme documents à la biographie de Louis Bertrand ou à l'histoire de son œuvre. Telles sont les trois pièces suivantes, qui se retrouvent remaniées et notablement modifiées dans le *Gaspard de la Nuit*. La première est une version primitive et comme une variante à priori de la pièce V^e du livre III, intitulée aussi *Clair de Lune* :

LE CLAIR DE LUNE

A l'auteur de Trilby

A l'heure qui sépare un jour d'un autre jour, quand la cité dort silencieuse, je m'éveillai une nuit d'hiver en sursaut, comme si j'avais ouï prononcer mon nom auprès de moi.

Ma chambre était à demi-obscur; la lune, vêtue d'une robe vaporeuse comme une blanche fée, regardait mon sommeil et me souriait à travers les vitraux.

Une ronde nocturne passait dans la rue. Un chien sans asile hurlait dans un carrefour désert, et le grillon chantait dans mon foyer.

Bientôt les bruits s'affaiblirent par degrés. La ronde nocturne s'était éloignée, on avait ouvert une porte au pauvre chien abandonné, et le grillon, las de chanter, s'était endormi.

Et moi, à peine sorti d'un rêve, les yeux encore éblouis des merveilles d'un autre monde, tout ce qui m'entourait était un rêve pour moi.

Oh ! qu'il est doux de s'éveiller, au milieu de la nuit, quand la lune, qui se glisse mystérieusement jusqu'à votre couche, vous éveille avec un mélancolique baiser !

Minuit, 1^{er} janvier 1827.

Bertrand n'a pas seulement corrigé les termes de ce morceau, il en a changé le ton. Le besoin de précision lui a fait tourner en ironie le vague du premier dessin.

Celle qui suit pourrait être de même un premier crayon de la seconde pièce du sixième livre, *Jean des Tilles* :

LES LAVANDIÈRES

A Émile Deschamps.

Le soleil est arrivé au sommet de la voûte céleste ; les lavandières, penchées au bord de l'Armançon, ont cru voir tout à coup une auréole dorée se jouer autour de leurs blonds cheveux et couronner leurs têtes

Et les jeunes filles qui étendent sur les herbes verdoyantes ou suspendent aux sureaux les blanches toiles, ont cru voir dans les prairies des rayons aériens voltiger comme des papillons de fleur en fleur.

« C'est, disent les lavandières et les jeunes filles, c'est l'ondin de l'Armançon, qui se plaît à nous dérober nos anneaux, lorsque nos bras nus sont caressés par les ondes, qui danse et chante la nuit sur l'écume de la cascade, et qui, malicieux et vain, cueille et jette les fruits mûrs au courant des eaux. »

En ce moment, un pivert a passé sous les saules balancés par le vent ; ses ailes bleues ont rasé le limpide miroir de l'Armançon, et puis il s'est plongé dans la grotte

murmurante et sombre où fleurissent et dorment ensemble les nénuphars jaunes sur les eaux.

Les cloches du hameau tintaient jusque dans la montagne. C'était l'heure de la salutation angélique : les lavandières et les jeunes filles s'agenouillèrent et chantèrent *Alleluia* au bord des eaux.

Les rayons s'éteignirent soudain sur les prairies et dans l'Armançon ; l'oiseau bleu se tint caché jusqu'après le coucher du soleil ; et les lavandières et les jeunes filles, quand se leva la brise nocturne, entendirent avec effroi sous les saules comme la voix plaintive d'un enfant qui se noyait.

14 avril 1828.

Quant à la troisième, c'est le croquis manifeste de la pièce intitulée : *L'air magique de Jehan de Vitteaux*, qui se trouve à la fin du volume parmi les *Pièces détachées* ;

LA GOURDE ET LE FLAGEOLET

A l'auteur de la Ballade des deux Archers

Deux voyageurs se rencontrèrent le soir dans un étroit sentier. L'un, coiffé d'une toque de velours noir que surmontait une plume de coq, portait appendus à sa ceinture, d'un côté, une gourde ronde, de l'autre, un léger flageolet : on devinait aisément que c'était un clerc du gai savoir. L'autre, la grille de son casque fermée, serrait dans sa forte main droite la garde d'une longue épée dont le fourreau lui battait les talons : c'était Roland, ou don Quixote, ou tout autre chevalier célèbre par ses hauts faits d'armes.

Du plus loin qu'il aperçut le musicien : — « Prête-moi ta gourde, vassal, lui cria-t-il ; mon gosier est altéré :

je viens de mettre à fin une périlleuse aventure. » L'autre lui répondit : — « Voici ma gourde, sire chevalier ; mais n'y bois qu'un petit coup, car le vin se vend cher cette année. »

Le chevalier errant vida d'un seul coup la gourde de deux pintes ; puis, la rendant au musicien, il lui dit avec un aigre sourire : — « Ton vin est mauvais. » Celui-ci ne répondit rien ; mais, prenant son flageolet, il commença l'air magique de Robert de Carcassonne qui fit danser les os des morts, au clair de lune, dans le cimetière de Montauban.

L'air était vif et animé. Voilà que le chevalier, ivré à demi, se mit à danser sur la pelouse, comme un ours mal dressé. Il étend les bras, il balance sa tête sur ses épaules, frappe la terre du talon, et appuie fièrement sa longue épée contre son épaule, comme un hallebardier qui va à la guerre.

— « Grâce, merci ! seigneur nécroman, » cria-t-il bientôt, perdant l'équilibre. Et il dansait toujours. — « Sire chevalier, répondit enfin le musicien, donnez-moi un écu au soleil pour le vin que vous avez bu ; alors nous cesserons, moi de jouer, et vous de danser. — Tiens, dit le chevalier, tirant un écu de son escarcelle, mais au diable si je bois jamais à la gourde d'un vilain ! »

22 février 1828.

Bertrand cherchait sa manière dans ces esquisses légères, qu'il reprenait plus tard, soulignant, accentuant, corrigeant, inversant, pour arriver par plus de fermeté à des effets plus nets et plus visibles. Il nous a paru curieux, pour les lecteurs qu'intéressent le côté intime de l'art et la marche d'un esprit, de rapprocher ces *premiers états* de l'état définitif. Malheureusement, les pièces de *Gaspard de la Nuit* ne portent

point de date. Dans le numéro du *Provincial* où elles parurent ensemble, ces trois pièces sont accompagnées de la note suivante, qui témoigne dès ce temps-là d'un projet, ou, si l'on veut, d'un rêve de livre :

« Ces trois pièces font partie d'un recueil de compositions du même genre, que l'auteur se propose de publier très-prochainement sous le titre de : *Bambochades romantiques*. » (12 septembre 1828.)

On pourrait peut-être, en regardant de plus près, retrouver encore sous des initiales et dans le feuilleton non signé du journal quelques bribes de la collaboration de Louis Bertrand. Nous négligeons, comme peu digne de lui, une petite pièce de vers, *Dialogue avec le portier d'une Académie*. On pourrait encore soupçonner sa manière dans un court article sur les représentations de mademoiselle Georges, qui était venue jouer à Dijon *Méropé* et *Sémiramis*. C'est de la critique de poète, et de poète de 1828, un peu métaphysique et vague, et renforcée de citations de Shakespeare. L'article est signé B. — Brugnot ou Bertrand (1) ?

(1) Nous ne quitterons pas le *Provincial* sans dire un mot de la rédaction de ce recueil, qui méritait, certes, l'approbation que nous lui avons vu donner par Chateaubriand et que contresignait Victor Hugo. Les curieux qui parviendront à mettre la main sur ce recueil à peu près introuvable aujourd'hui, y liront avec plaisir d'excellentes études de Charles Brugnot sur le *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, de Sainte-Beuve, sur l'édition des *Oeuvres complètes* de Chateaubriand, etc.; des articles de critique générale

Le Provincial, ainsi que nous l'avons dit, cessa de paraître à la fin de septembre 1828. C'est à la fin de cette année, ou au commencement de l'année suivante, que les deux seuls biographes de Louis Bertrand, MM. Sainte-Beuve et Victor Pavie, signalent son passage à Paris. M. Pavie mentionne une soirée chez Nodier, à l'Arsenal, où Bertrand, présenté par Louis Boulanger, son compatriote, lut une « *manière* de ballade (1) » d'un goût pittoresque, dont le refrain, prononcé d'une voix grêle et chevrotante, stupéfia les assistants. Cette pièce de poésie, dont le narrateur ne cite que deux vers, ne s'est pas retrouvée. M. Sainte-Beuve a donné en quelques traits de plume un portrait de ce Bertrand de l'arrivée : — « Nous vîmes alors un grand et maigre jeune homme, de vingt-et-un ans, au teint jaune et brun, aux petits yeux noirs *très-vifs*, à la physionomie narquoise et fine sans doute, un peu chafouine peut-être, au long rire silencieux. Il semblait timide, ou plutôt sauvage. Nous le connaissions à l'avance, et nous crûmes d'abord l'avoir apprivoisé... » M. Sainte-Beuve, en effet, il faut le dire, pour l'honneur des lettres plutôt encore que pour sa gloire, qui peut s'en passer, paraît avoir

de M. T. Foisset, qui étonnent à distance par leur audace. La couleur était la plus avancée du temps : le Romantisme monarchique et libéral ; toute une discussion sérieuse et éclairée.

(1) *Manière* est bien le mot : le rythme de la ballade, tel que nous l'ont rendu

des vieux rythmes français, n'était pas encore restauré alors.

été pour Louis Bertrand le plus accueillant des amis et le plus encourageant des protecteurs. C'est lui qui, au rapport de M. Pavie, le soir de sa présentation à l'Arsenal, l'alla reprendre dans le coin obscur où il s'était tapi après sa lecture; c'était lui qui parvenait le plus facilement à délier la langue de ce poète un peu dur à la confiance; c'est chez M. Sainte-Beuve, enfin, que dans ses perpétuels chassé-croisés de Dijon à Paris, Bertrand allait le plus volontiers toucher barre, et d'après le même témoignage, qu'il déposait ses manuscrits.

Dans ce récit de la soirée chez Nodier, M. Pavie ajoute quelques traits qui terminent, pour le buste et le costume, la figure peinte par Sainte-Beuve : — « Ses allures gauches, sa mise incorrecte et naïve, son défaut d'équilibre et d'aplomb, trahissaient l'échappé de province. On devinait le poète au feu mal contenu de ses regards errants et timides... Quant à l'expression de sa physionomie, un dilettantisme exalté s'y combinait avec une taciturnité un peu sauvage. » Œil vif, taciturnité, finesse, timidité engendrée par l'habitude d'une vie solitaire, et peut-être redoublée
avons l'homme tout entier. « Rêveur, capricieux, dit encore M. Sainte-Beuve, fugitif, ou plutôt fugace... même en ses accès de courte intimité, nous le perdions souvent de vue; il disparaissait, il s'évanouissait

pour nous, pour tous, pour ses amis de Dijon, auxquels il ne pouvait plus se décider à écrire. »

C'est à ce moment d'inquiétude, dans cette fièvre de courses et de projets où il allait de la poésie au drame et au roman historique, que la politique le surprit. Dès les premiers mois du règne de Louis-Philippe, un journal d'opposition constitutionnelle très-avancé s'était fondé à Dijon, *le Patriote de la Côte-d'Or* (1). Bertrand, fils d'un ancien soldat de la République et de l'Empire, y accourut avec l'enthousiasme d'un poëte et l'élan d'un jeune homme de vingt-trois ans, dont l'ardeur était depuis longtemps comprimée. Une lettre qu'il inséra dans le *Patriote*, en août 1832, donnera l'idée de l'impétuosité de son patriotisme et de son style de polémiste. Elle contient d'ailleurs quelques renseignements biographiques qui, donnés par lui-même, seront lus avec intérêt. Il faut seulement se rendre compte, pour bien apprécier le but et le ton virulent de cette apologie, des circonstances où elle fut écrite. M. de Cormenin, le coryphée de l'opposition en ce temps-là, s'étant rendu à Dijon, le parti lui prépara une de ces ovations qui contrastaient alors si violemment avec les charivaris infligés aux députés ministériels. Louis Bertrand, de

(1) *Le Patriote* parut pour la première fois à Dijon le 15 février 1831, ayant pour épigraphe la phrase sacramentelle : *Un trône populaire entouré d'institutions républicaines*, qu'il supprima le 19 mars 1833. Il eut pour fondateurs MM. Hernoux, Louis Bazile, Mauguin et Thiers, députés. Le dernier numéro est du 12 septembre 1833. — La collection forme cinq volumes in-folio.

concert avec un de ses jeunes amis, étudiant en droit, à ce qu'il paraît, s'était chargé de présenter au célèbre pamphlétaire l'hommage des sympathies de la jeunesse libérale. Le journal *le Spectateur*, qui le prit un peu haut avec Louis Bertrand, dans le compte-rendu de cette courtoisie, paraissait à Dijon depuis le 15 avril 1830. Une très-intéressante notice sur les écrits périodiques publiés à Dijon (1) lui donne pour fondateur Charles Brugnot, l'ami et l'ancien collaborateur de Louis Bertrand au *Provincial*, et qui peut-être avait amené avec lui au *Spectateur* une partie de l'ancienne rédaction de ce journal. Le coup put donc paraître d'autant plus vif à l'admirateur de M. de Cormenin, qu'il partait d'un cœur autrefois ami. Ainsi s'expliquerait pour nous l'extraordinaire véhémence de cette lettre, où Louis Bertrand proteste si singulièrement de sa modération :

Spectateur de la Côte-d'Or, 7 août 1832.

M. Ludovic (*sic*) Bertrand nous communique, trop tard pour la publier à la rubrique Dijon, la lettre suivante, qu'il adresse au rédacteur du *Spectateur* :

Dijon, 6 août.

« Monsieur,

» L'accueil fait à M. de Cormenin dans notre ville a été

(1) *Études bibliographiques sur les périodiques de Dijon*, depuis leur origine jusqu'au 31 décembre 1860, par P.-M. Milsand, bibliothécaire de la ville. Dijon, Decailly, 1861 ; in-8° de 6 ff. (Paris, Aubry.)

pour les cafards de la peur un calice d'amertume et pour le journal doctrinaire le texte d'une guizotine contre l'honorable député, contre la foule *niaise* de ses admirateurs et contre les patriotes dijonnais. Jamais *le Spectateur* n'a été plus gentil que depuis quelques jours. Avec quelle souplesse, avec quelle agilité, le singe du juste-milieu cabriole sous le bâton ministériel. Il saute ! Il a bien sauté ! il aura quelque chose, ne fût-ce qu'un petit sou. Et d'abord *le Spectateur* plaint l'illustre citoyen d'avoir été complimenté par deux *jeunes gens*, qu'il qualifie, l'un d'avocat en herbe, l'autre (c'est moi) de *commis* au *Patriote*. Par deux jeunes gens ! Comme si la parole était monopolisée par les perruques ! comme si la parole n'était pas libre comme la presse ! Depuis quand est-il interdit à la jeunesse d'invoquer les noms sacrés de Patrie et de Liberté, comme à tous ? N'est-ce pas sur elle, sur cette jeunesse sage et valeureuse, que reposent l'avenir, la gloire, le salut de la France ? N'est-ce pas elle qui est toute la *nationalité* ? Oui, et c'est votre désespoir : vous êtes le tronc caduc et pourri d'une société qui tombe en poussière ; tandis que la jeunesse est l'ombrage immense de sa régénération, sous lequel un jour, qui n'est pas loin sans doute, s'asseoira la liberté, pour se reposer de ses fatigues et de sa victoire.

« Je préfère vos dédains à vos suffrages. Vos suffrages, d'ailleurs, seraient bien humbles, après ceux dont m'honorent Victor Hugo, Sainte-Beuve, Ferdinand Denis, etc., dont l'amitié encourage mes talents littéraires. Il faut bien, puisque vous m'y forcez, citer en regard de vos injures les éloges que ne dédaigne pas de me prodiguer le génie lui-même. M. Victor Hugo m'écrit : « ... Je lis vos vers en cercle d'amis, comme je lis André Chénier, Lamartine ou Alfred de Vigny : il est impossible de posséder à un plus haut point les secrets de la facture. Notre Émile Deschamps s'avouerait égalé. Envoyez-moi souvent de la province de ces vers comme on en fait si peu à Paris. »

Voilà le *commis* du *Patriote*, celui qui a eu l'audace de saluer publiquement M. de Cormenin. Il est vrai que je n'ai pas l'honneur de descendre de quelque noble portecoton d'un prince de Condé (1), de quelque crasseux procureur au Parlement, et que je n'ai pas la capacité électorale ni municipale. Mon père, capitaine de gendarmerie retraité, mort en 1827, n'était qu'un patriote de 1789, qu'un officier de fortune, qui, à dix-huit ans, courait sur le Rhin pour y verser son sang, et qui à cinquante ans en comptait trente de service, neuf campagnes et six blessures. Il est vrai encore qu'il ne m'a légué que son épée (que vous n'osiez regarder) et l'honneur. Je ne craignais pas pourtant, lorsque j'ai serré la main à l'honorable député, au nom de *la jeunesse dijonnaise*, d'être désavoué par personne. Je ne suis donc qu'un prolétaire, et c'est à un homme du peuple de haranguer l'homme du peuple ; je n'entends pas autrement la popularité.

« Encore un mot : il y a calomnie et lâcheté de votre part lorsque vous m'avez reproché de signer *le Provincial*, calomnie, parce que vous n'ignorez pas que si j'ai prêté quelques jours mon nom à ce journal, c'était affaire de complaisance, et pendant l'absence et la maladie du véritable gérant, feu Charles Brugnot. Double calomnie, parce que vous n'ignorez pas non plus qu'il serait impossible d'extraire des trente ou quarante opuscules de ma façon qui ont été insérés dans *le Provincial*, œuvres purement littéraires et philosophiques, et qui sont tous signés, une seule ligne qui eût rapport à la politique ; calomnie pour la troisième fois, parce que vous avez toujours été convaincus de mes sentiments patriotiques et de mes sympathies populaires.

« Lâcheté, enfin, lâcheté insigne, parce que vous savez mieux que personne qu'à cette époque, à peine âgé de

(1) Ceci pourrait être une personnalité à l'adresse de l'un des adversaires de Bertrand. On sait que les princes de Condé avaient à Dijon un château dont le jardin subsiste encore : c'est le *Parc*, promenade de la ville.

dix-neuf ans, récemment sorti du collège, j'étais le seul appui de ma mère et de ma sœur.

« Je vous ai répondu en dédaignant la ressource des personnalités qui flétrissent votre plume. Elles m'eussent pourtant été faciles ; mais j'ai le cœur trop haut placé et je suis trop jaloux de l'estime publique pour me servir d'une arme de spadassin. »

« LUDOVIC BERTRAND. »

Les personnes qui eurent dix ans en 1830, et qui déjà un an ou deux ans plus tard parcouraient les journaux, retrouveront à la lecture de cette étrange lettre un souvenir d'une certaine presse alors florissante à Paris et dont le style était un mélange d'outrance romantique et de rudesse républicaine. On touche ici à Petrus Borel et à Godefroy Cavaignac et à toute cette école dite des *Bouzingots* qui sombra sous les lois de septembre. C'était affaire de littérature plutôt que de vraie conviction politique. Mais ce qui peut mieux encore donner le caractère de la polémique de Louis Bertrand, c'est l'article suivant, publié dans le onzième numéro du *Patriote*, le 9 mars 1831. On était alors sous le ministère de Casimir Périer, qui n'avait encore pris ni Anvers, ni Ancône. C'est toujours de la politique romantique, de la politique à images, mais où la générosité et la sincérité juvéniles corrigent l'emphase et l'outrecuidance rhétorique :

LA GUERRE

Dijon, 9 mars 1831.

« Guerre ! que ce cri tombe du haut des trônes ou s'élève du sein des peuples, il retentira prochainement en Europe, de la Vistule au Tage. Entendez-vous ces fourmillières d'esclaves qu'écrasa le pied de Napoléon ? Les despotes, dans le secret de leurs palais, amassent des millions de soldats contre nous, et s'appellent au secours l'un de l'autre contre les envahissements de la civilisation et de la liberté. La Russie se hâte d'étrangler, comme un czar caduc, la jeune et héroïque Pologne ; la Prusse et l'Autriche, vassales de la Russie, lui prêtent les mains ; elles s'embrassent toutes trois sur un cadavre. Elles s'embrasseraient avec la même ivresse de joie si elles avaient attaché la France à la bouche de leurs canons. Les cosaques de l'une sont à cheval ; les landwehrs des autres sont réunies sous la tente. Que dis-je ? Ne sont-ce pas les Russes qui canonnent Varsovie ? Ne sont-ce pas les Prussiens qui s'impatientent dans Luxembourg ? Ne sont-ce pas les Autrichiens qui se préparent à intervenir, la baïonnette au fusil, chez nos frères de Modène ? Nos ennemis ne sont pas tous sur le Rhin : ils sont en Italie, en Espagne, en Portugal, partout où l'on bafoue le nom français, partout où l'on verse le sang des patriotes, partout où il y a six pieds de terre pour y ensevelir des tyrans. Une seule puissance demeure calme et indifférente, l'Angleterre, qui aime probablement à se persuader qu'il s'agit sur le continent d'une question de principes, et non d'une question de conquêtes ; comme si ces deux questions n'en formaient pas une seule indivisible dans la politique de l'étranger.

« La France cependant est sous les armes : nous sommes un peuple qui a placé la liberté sur un autel. Pourquoi

donc, lorsque nous implorons la guerre, le gouvernement l'attend-il? La peur s'assoierait-elle au conseil avec nos ministres? ou bien leur œil inquiet aurait-il deviné dans quelque sous-lieutenant de l'armée un dictateur proclamé par des séditeux, un Napoléon revenant d'Égypte? Notre orgueil national n'a-t-il pas subi assez de protocoles et de congrès? Ne sonnerons-nous de la trompette que lorsque les coursiers de l'Ukraine henniront aux portes de Strasbourg, que lorsque les barbares seront arrivés haletants? Il est temps de jeter le dé sur un tambour; et dussions-nous périr tous, l'honneur de la France et la liberté ne périront pas.

« Mais nous avons pour vaincre une avant-garde dans chaque nation, des conspirateurs qui s'organisent à l'ombre de l'Escurial, qui aiguisent leurs poignards sur les marches de Saint-Pierre, qui se donnent rendez-vous au Grand-Théâtre de Milan, qui se mêlent en espions aux saturnales de Lisbonne, qui calculent leurs coups sur les bancs des universités allemandes. Combien de cités dorment en apparence, et dont les paisibles bourgeois s'immortaliseront sur des barricades! Les pavés de Paris ont tué tous les absolutistes d'Europe. Les légitimistes ont un tombeau, et n'ont pas de Coblenz.

« Et chez nous, interrogez le peuple sous le chaume, aux ateliers, dans la rue; interrogez l'armée; interrogez nos soldats-citoyens. Partout l'enthousiasme ne le cède qu'au courage. Nous sommes d'ailleurs persuadés que la guerre est la solution des difficultés du moment. Oui, la guerre, pour avoir la paix. Le commerce, qui est cosmopolite, languit en France: rouvrez-lui les canaux par où son or courait à travers le monde, et le commerce renaîtra. Les carlistes de nos provinces s'appuient sur les cabinets étrangers. Périront les cabinets! Et les peuples, si les carlistes s'appuient sur eux, seront une mer qui les engloutira. C'est à la guerre que nous devons notre prospérité et notre repos. Guerre donc à la Sainte-Alliance! afin

que nous n'ayons plus qu'à combattre de notre plume pour les institutions républicaines.

« L. B. »

Cet article est le seul, pour la partie politique, qu'authentiquent les initiales de Louis Bertrand. Sa signature, toujours ainsi abrégée, ne se retrouve plus qu'au bas d'articles littéraires ou d'articles variétés : sur les funérailles de Charles Brugnot, 1^{er} juillet 1832, sur le parjure de Barthélemy, 6 octobre. *Les Bésicles de mon oncle* (1^{er} mars 1832), est le titre d'un article bibliographique, dramatisé à la façon des conversations du Curé et du Barbier dans *Don Quixote*, et relatif à la publication d'un *Voyage en Bourgogne*, édité par Jobard, à Dijon, avec lithographies : — « Mon oncle essuya ses lunettes. Mais ce n'était pas un manuscrit encadré de moisissures, d'une écriture tout enchevêtrée d'encre rouge et bleue; une médaille où la rouille antique rongait une couronne d'empereur; un tableau de l'école hollandaise enfumé à n'y pas voir le diable; hélas! non, ce n'était pas cela : c'était un cahier de charmantes lithographies..., etc. » — En ce temps de poésie régnante, tout ce que nous faisons aujourd'hui positivement, sèchement, voulait de l'ornement et de la grâce.

Le seul butin un peu sérieux, dans la partie littéraire, est une petite scène du genre des *Fantaisies de Gaspard de la Nuit*, et qui cette fois n'a pas d'analogue dans le volume de 1842 :

LES CHASSEURS SUISSES (1)

« Au diable la besace ! s'écria le vieillard.

— Le diable a bien souci de votre besace qui ne renferme que du plomb, de la poudre et du tabac, murmura le jeune homme.

— Le diable est bon enfant, répliqua maître Schwartz.

— Il n'accepterait la besace qu'en attendant le besacier. Vous êtes sans doute un homme de poids, maître Schwartz ; mais le diable préférerait, je pense, le maire de Saint-Loup et le juge Pfeiffer.

— Que Dieu leur donne paix en l'autre monde, après la guerre qu'il nous font en celui-ci, soupira le vieux chasseur. Quatre francs d'amende pour le meurtre d'un chamois, l'adresse est noblement récompensée !

— Ne pleurez pas, maître, il n'y aura pas d'amende aujourd'hui. Je ne vois pas même un oiseau à qui envoyer un grain de plomb. Que ne suis-je encore cousant mes souliers près de mon feu de tourbe, au lieu de flairer sur ces montagnes les trente-deux vents.

— Modère-toi, mon garçon, et d'apprenti cordonnier tu deviendras maître bottier à Lausanne ou à Genève. J'ai été, moi, pendant sept ans, rempailleur de chaises ; et que de tribulations pendant sept ans ! Mais, à l'exemple de Job, j'ai offert ma patience au Seigneur, et me voilà sacristain de l'église de Saint-Loup.

— Eh bien ! je vous le demande, monsieur le sacristain, si vous ne savez manier que la hallebarde, comment voulez-vous abattre un chamois ? »

Maître Schwartz tousse pour ne point répondre, et, le corps penché en avant, il gravit le sentier qui se dessine à peine devant ses pas ; le jeune homme, moitié murmurant, moitié riant, le suit, son fusil sous le bras, et les mains dans des gants de peau d'ours.

(1) Première année, n° 127.

Cependant la neige tombe épaisse et glacée ; les eaux du lac bourdonnent ; et Genève apparaît au loin, avec ses clochers, comme une nuée de corbeaux pesants qui volent à travers les brouillards.

Tout à coup maître Schwartz s'arrête et arme sa carabine. Il a aperçu un troupeau de daims qui sommeillent sans méfiance, accroupis, le ventre dans la neige.

— « Un moment, lui crie son compagnon ; l'avalanche a bougé. »

Il est trop tard. La détonation frappe d'épouvante le troupeau de daims ; tous s'élancent et fuient. Le plus grand, dont le cou est percé d'une balle, hésite, trébuche ; et l'avalanche, qui se précipite en roulant, l'emporte avec elle dans le lac.

— « Quel malheur ! dit le vieillard.

— Au contraire ; nous avons bien du bonheur, dit le jeune homme, en descendant dans le sentier. »

L. B.

Ces extraits colligés avec piété ajouteront-ils en quelque manière à la gloire de Louis Bertrand ? Qu'on en pense ce qu'on voudra : il nous a paru intéressant, après vingt ans écoulés, de rajeunir cette œuvre désormais consacrée, par un retour vers ses commencements et par un regard jeté plus avant dans l'intimité de la vie de l'auteur et de son esprit.

Toute réputation littéraire comporte nécessairement trois phases.

La première, phase de publication timide et prudente : on élague, on choisit ; on veut se montrer avec ses seules forces, afin de faire coup plus sûre-

ment, et de commander, au moins de risque possible, l'attention et l'estime.

La seconde, phase de curiosité, est une postulation du public admirateur. On veut tout voir, tout avoir, le fort et le faible, l'envers et l'endroit ; on veut posséder tout entière cette physionomie dont l'air et la parade vous ont séduit.

Dans la troisième, phase définitive et critique, se refait le travail de la première, mais en connaissance de cause, en profitant à titre de documents de tout ce que la seconde a produit.

Notre édition des *Fantaisies de Gaspard de la Nuit* marque pour Louis Bertrand et son œuvre la seconde phase. Nous serions trop heureux d'avoir préparé la troisième.

Nous ne croyons pas nécessaire de revenir ici sur les détails de la triste fin de Louis Bertrand. Louis Bertrand est mort à l'hôpital ; ce qui n'a rien de honteux pour un poète. Il a trouvé à ses derniers moments des amitiés illustres et des amitiés dévouées. David d'Angers l'a enseveli ; M. Victor Pavie, un fin esprit, un cœur généreux, a été son héritier ; M. Sainte-Beuve a été son exécuteur testamentaire. Quoi qu'on dise ou qu'on écrive désormais de Louis Bertrand, ces trois noms doivent être invoqués.

Sans la générosité de M. Victor Pavie qui a sauvé l'œuvre, sans le zèle de M. Sainte-Beuve, qui l'a con-

sacrée, la littérature française du XIX^e siècle compterait un beau livre de moins.

Sauver un beau livre, c'est une belle œuvre, une œuvre vraiment patriotique et méritoire.

Et c'est par cet hommage de reconnaissance et d'admiration que je voulais finir.

CHARLES ASSELINEAU

GASPARD DE LA NUIT